

dis-je à M. Huart, nous sommes partis du même point, puisque nos pères ont émigré à peu près à la même époque, et ces insulaires nous sont supérieurs pour la correction du langage.— Remarquez, me dit-il, que nous ne nous sommes pas trouvés dans les mêmes conditions. Ici, aux îles, les émigrants ont été peu nombreux, et toujours de la classe riche et instruite ; ce n'était pas des colons qui venaient coloniser ces territoires, mais bien des bourgeois qui venaient exploiter le travail des esclaves pour se faire des revenus, pour faire fortune. Rien de surprenant alors si les descendants de ces petits seigneurs ont pu, avec leurs richesses, faire toujours donner à leurs enfants une bonne éducation qui leur a permis de conserver et même de perfectionner leur langage.

Je pense aussi que là réellement est la solution du problème.

Dès les 11 h., nous longeons les côtes de la Martinique, située au sud de la Dominique par le 14e degré de latitude nord. Comme toutes ses sœurs, elles portent des marques évidentes des érosions que les vagues de la pleine mer poussées par les vents, ont pratiquées sur sa côte de l'est. Plusieurs petits rochers isolés, baignés par les eaux, se montrent même vers son extrémité.

Nous suivons la côte d'assez près pour pouvoir admirer les beaux champs plantés de canne à sucre, au dessus desquels se balancent par-ci par-là de superbes palmiers, et les sites pittoresques des résidences des propriétaires avec leurs groupes de constructions, simulant, moins les tours crenelées et les murs d'enclos, ces châteaux du moyen âge que nous retrouvons encore en tant d'endroits en France.

A 11.30 h. nous sommes en face de St-Pierre, ville principale de la Martinique.

Comme l'île était infestée de la variole depuis plus de huit mois, aucun vaisseau ne pouvait en aborder sans être astreint